

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 41

Artikel: Madeleine
Autor: Balley, Berthe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191903>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

princesse, balance gracieusement sa mâture svelte et attend les invités du château pour les conduire dans les villas des alentours.

» De la châtelaine, je ne dirai rien. Parler de sa grâce, de son amabilité, de son talent, de sa façon tout à la fois simple et magnifique d'exercer l'hospitalité, serait presque un lieu commun. Je me borne à constater, ce que l'on sait déjà, du reste, que la villa Brancovan est le point le plus lumineux de toute la côte, celui où viennent converger tous les riverains et tous les touristes. Les réunions s'y succèdent, ininterrompues, les hôtes à demeure s'y suivent sans discontinuer. Tout récemment, on y remarquait la présence de M. Roll, ancien député, et du comte de Laborde. La duchesse de Luynes, la princesse Gortschakoff, M. de Giers et le pianiste Paderewsky y sont attendus ces jours-ci. Peut-être même y sont-ils déjà arrivés.

» Non loin de la villa Brancovan se cache, sous un nid de verdure, le Pré-Curieux, de M. Girod, ancien directeur du Comptoir d'Escompte, vraie bonbonnière, d'un goût parfait, soignée jusque dans les moindres détails.

» Puis, en allant vers Genève, apparaissent successivement la ravissante propriété de Mme Pinard, veuve du secrétaire général du Comptoir d'Escompte sous l'Empire; celle du général Jacquot, amateur fanatique de sport nautique; le chalet Marie-Thérèse, au comte de la Bédoyère; le château de Coudrée, vieille terre seigneuriale des marquis d'Allinges, où M. et Mme Anatole Bartholoni, qui en sont propriétaires, reçoivent à merveille leurs amis de Savoie et de Paris; le château de Beau-regard, au comte Jocelyn de Costa.

» Sur la rive suisse, Prégny, au baron et à la baronne Adolphe de Rothschild, un palais des *Mille et une Nuits* encadré d'un paysage magique; Prangins, où le prince Napoléon regarde mélancoliquement les côtes de France.

» Enfin, du côté de la Savoie, à proximité d'Evian, mais sur le flanc opposé à celui où s'élève le manoir de la princesse Brancovan, la villa Kersaint, édifice bizarre d'un joli effet, construit sur les ruines du vieux château de Blonay.

» Toutes ces habitations ont chacune leur jour de réception, auquel on accourt de tous les points du lac, dans les yachts de plaisance, qui, réunis, forment une véritable flotille. C'est absolument féérique!... Il est de ces réunions qui dépassent cinquante personnes. Les femmes y font assaut de toilette; on y lunche, on y cause, on y danse même avec acharnement.

» Evian, naturellement, y fournit un large contingent, qui arrive, de son côté, en bateau à vapeur ou sur le yacht des

maîtres de la maison, mis à sa disposition. Le marquis et la marquise de Massa, la comtesse Raphaël Cahen d'Anvers, le comte et la comtesse Brochocki, le général de Beaumont, le marquis de Modène, le vicomte de Blangy, le comte de Favorney, M. Gordon-Bennett, le vicomte de Saint-Seine ont figuré, cette saison-ci, parmi les touristes d'Evian les plus assidus à ces garden-parties. J'en passe, et des meilleures. »

N'avais-je pas raison, quand je vous disais que nous ne connaissions pas Evian-les-Bains?

Duels entre étudiants allemands.

Les étudiants, au commencement de l'année, ont des réunions appelées « commerces ». C'est là qu'on chante la chanson du *Renard*. Par ce mot « renard », on désigne l'étudiant de première année, qui ne se débarrasse de cette appellation injurieuse qu'après son premier duel. C'est aussi dans les « commerces » que l'on se provoque en duel entre sociétés rivales.

Ces duels, à la vérité, ne sont guère dangereux. Ce sont plutôt des tournois que des duels. Les deux adversaires, en effet, n'ont pas eu la moindre querelle; très souvent, ils sont amis intimes, et cependant, ils se battent avec des rapières très tranchantes, se taillent des balafres à travers la figure, s'éborgnent quelquefois, et, par ci, par là, se coupent le bout du nez, le bout de l'oreille ou le menton.

Il est vrai qu'il n'y a jamais mort d'homme, car ils se couvrent tout le corps avec des plastrons et des brassards matelassés: s'il y a blessure, elle ne peut atteindre que la figure et l'étudiant est certain de porter toute sa vie, ostensiblement, les galons de sa bravoure.

La corporation se réunit tous les soirs dans sa brasserie, et les étudiants y passent la soirée à boire des quantités incalculables de bière, à fumer l'affreux tabac allemand et à chanter des chansons dont chacun a devant soi le recueil imprimé: c'est pendant ces occupations bachiques que se font les provocations.

Les choses ne se passent pas sans un certain cérémonial. La société qui veut obtenir une rencontre envoie à la société rivale un des siens. Celui-ci est reçu dans la salle des libations ordinaires. Il va s'asseoir à côté du *Senior* (doyen). On lui offre une chope de bière, il trinque et boit. Puis il se lève; il déclare que sa corporation a désigné messieurs tels et tels pour se battre le lendemain, et il demande qu'on veuille bien leur fournir des adversaires.

Le *Senior* alors prend la liste où sont inscrits les membres qui veulent se battre; il les désigne par rang d'ancienneté

d'inscription, et rendez-vous est pris pour le lendemain.

Le duel doit durer quinze minutes, si l'on décompte les pauses pendant lesquelles les seconds promènent autour du terrain les champions tout fumants de sueur, comme l'on promène les chevaux après la course.

Lorsque les quinze minutes sont écoulées, le président du combat s'écrie: « Le combat est fini! » On compte les blessures, les balafres, et l'on a soin d'inscrire dans le livre du Corps « que M. un tel a reçu une balafre avec trois, cinq ou sept épingles, » suivant le nombre d'épingles qu'il a fallu pour réunir les bords de la plaie.

C'est le livre d'or de la corporation.
(*Petit Parisien.*)

MADELEINE

par BERTHE BALLEY.

Deux jeunes filles, deux amies de pension, causaient ensemble, assises sur un canapé, dans un petit salon de province.

— Est-ce donc vrai, Madeleine, disait l'une d'elles, que tu te marieras bientôt?

— Qui dit cela? répondit la jeune fille interpellée.

— Le monde.

— Et avec qui me marie-t-il, le monde?

— Avec Georges Olliot. On a remarqué ses assiduités près de toi. Personne ne met en doute qu'il ne t'aime.

— Je n'en sais rien, fit Madeleine avec un soupir, il ne m'a pas encore demandée.

— Il le fera, sois-en sûre. Où trouverait-il une femme aussi charmante que toi?

— Oh! Suzanne!...

— Ne proteste pas, c'est la vérité. Et, la preuve qu'il est de cet avis, c'est qu'en soirée, il est sans cesse à tes côtés, ne fait danser que toi, dit-on, et accable d'attentions ton excellente grand-mère, qui n'y est point insensible, paraît-il.

— Elle m'aime, et voudrait tant me voir heureuse! Mais, vois-tu, Suzanne, continua Madeleine avec un sourire singulier, je ne suis pas riche comme toi, et peut-être l'hésitation de Georges Olliot tient-elle à cette cause.

— Oh! la vilaine pensée! je reconnais bien là ton esprit inquiet, tourmenté; d'ailleurs, tu ne t'es jamais rendu compte de ta valeur, toi, l'honneur de la pension, la plus belle et la plus intelligente de nous toutes.

— Oh! fit Madeleine, protestant de nouveau.

— Regarde-toi, incrédule, et dis-moi s'il est possible de te voir sans t'aimer? Il t'aime, et toi aussi, n'est-ce pas, tu l'aimes?

— Oui, je le crois.

— Comment! tu n'en es pas sûre? Allons, allons, tes paroles accusent un peu de dépit; mais, va, tu seras heureuse, tu le mérites si bien! Tu dis que tu n'es pas riche, mais M. Olliot n'est pas riche non plus.

— Moi, je ne pense pas à l'argent, et si M. Olliot me demandait et parlait de ma dot, eh bien!...

— Tu le refuserais? cela ne m'étonne pas, tu as toujours été à la fois si modeste et si fière! Mais M. Olliot a trop laissé voir ses

sentiments pour qu'ils ne soient pas réels, et ce soir, au bal, tu en auras encore la confirmation, car tu vas au bal chez les Granvilliers, n'est-ce pas ?

— Oui, et toi ?

— Moi aussi, et ce sera la première fois que j'irai au bal. Je m'en fais une fête !... Dame, je ne suis pas, comme toi, sortie du couvent depuis un mois. Combien de fois déjà es-tu allée au bal ?

— Quatre fois. Ce soir fera la cinquième.

— Est-elle heureuse !... Tiens, vois-tu, pour être gaie, il faut comme moi ne songer à rien qu'à danser, à s'amuser. Oh ! je ne suis pas pressée de me marier !... j'ai demandé l'autre jour à mon père, qui me proposait déjà un de mes cousins... germains, ce que je lui avais fait pour qu'il désirât tant se débarrasser de moi ! Il a ri. D'ailleurs, je pense comme toi et veux être épousée pour moi-même. A propos, et ta toilette de ce soir ?

— Elle sera blanche, en tulle, ornée de lilas blanc.

— Cela t'ira très bien, moi je mettrai du rose.

En ce moment, la porte s'ouvrit et un homme d'un certain âge, grand et distingué, accompagné d'une vieille dame, vêtue de noir, parut sur le seuil.

— Nous partons, mon enfant, dit-il à Suzanne.

— Je suis prête, père, répondit-elle en se levant de son siège.

Elle présenta son front à baiser à la grand'mère de son amie.

— Adieu, Madeleine, à ce soir.

Les deux jeunes filles s'embrassèrent avec effusion.

Quand Madeleine eut reconduit Suzanne, elle gagna sa chambre, se regarda attentivement dans la glace comme pour se pénétrer de la vérité des paroles de son amie, sourit doucement à sa jolie image, puis, sur l'avertissement de la vieille domestique, depuis vingt ans au service de sa grand'mère, rejoignit celle-ci dans la salle à manger.

.....
Madeleine Goulard, l'héroïne de cette histoire, avait perdu ses parents fort jeune, et son aïeule maternelle, qui, seule, lui était restée, l'avait élevée avec le plus grand soin. Jusqu'à l'âge de dix ans, l'enfant avait été placée sous la direction d'une institutrice, puis, son aïeule avait jugé convenable de l'envoyer, comme toutes les jeunes filles distinguées du pays, chez les dames du Sacré-Cœur, au chef-lieu du département.

La petite fille avait beaucoup pleuré en quittant la maison où s'était écoulée son heureuse enfance, et son chagrin avait été bien vif en s'éloignant de la bonne grand-mère, dont l'affection avait comblé le vide causé par la mort de son père et de sa mère.

Les premières semaines passées à la pension lui parurent longues et tristes ; peu à peu, cependant, elle s'habitua à la règle de la maison. Une des religieuses qui dirigeaient sa classe était douce et bonne, l'enfant s'attacha particulièrement à elle, qui, de son côté, reconnaissant en Madeleine de grandes qualités et de très petits défauts, ne laissa bientôt échapper aucune occasion

de lui témoigner un intérêt qui ressemblait fort à de l'affection.

La fillette aimait l'étude et fit en peu de temps de très rapides progrès. A dix-sept ans, n'ayant plus rien à apprendre, surtout des bonnes sœurs, elle revint près de sa grand'mère, qu'elle avait vue assez fréquemment pendant les sept années écoulées, et qu'elle retrouva toujours alerte et d'aussi bonne humeur, malgré ses cheveux plus blancs et son front plus ridé.

La bonne dame se sentit tout heureuse d'avoir près d'elle sa petite fille, dont la jeunesse, le clair sourire, lui faisaient oublier ses années ; en la voyant, sa pensée se reportait au temps où elle avait, elle aussi, des dents blanches, des cheveux blonds, un joli visage, que tout le monde aimait et qui lui avait alors valu bien des hommages !...

Se mettant à la portée de l'âge de Madeleine, elle comprenait que celle-ci ne pouvait vivre sans distractions, — il y en a si peu en province, — aussi ne négligeait-elle aucune occasion de lui en procurer et recevait-elle de temps en temps quelques amis, soit en soirée, soit à dîner.

D'ailleurs, elle n'eût pas été fâchée de se voir des arrière-petits-enfants et, pour cela, il suffisait que Madeleine rencontrât dans le monde un homme à qui elle plût, qu'elle aimât et qui devint son mari.

Dans ce but, elle la conduisit à certaines réunions intimes et aux rares bals donnés par les gens notables de la ville. Mais la jeune fille, à peine sortie du couvent, ignorant l'art de plaire, était timide, un peu gauche, et, malgré sa beauté, obtint d'abord un médiocre succès.

Bientôt cependant, grâce aux conseils de sa grand'mère et à la fréquentation d'une société choisie, le papillon sortit de la chrysalide, la petite pensionnaire embarrassée disparut pour faire place à une jeune fille belle, aimable et gracieuse.

Son succès fut alors complet. Les jeunes gens à marier s'empressèrent de s'informer du chiffre de sa dot, — importante question, en province comme à Paris, — et quelques-uns montrèrent un peu moins d'empressement en apprenant que cette dot passait pour être assez modique ; d'autres, moins ambitieux ou mieux avisés, ne modifièrent en rien leur manière d'être, se disant, avec raison, qu'à Madeleine seule appartenait un jour l'héritage de sa grand'mère, fortune que, toutefois, la façon simple de vivre de M^{me} Goulard ne permettait à personne d'apprécier.

Mais de tous ces admirateurs, ces danseurs empressés, la jeune fille n'avait remarqué qu'un seul : Georges Olliot. Grand, brun, distingué, les traits réguliers, le regard profond, pénétrant, Georges, de par la loi des contrastes, devait fatalement plaire à Madeleine, blonde, rêveuse et douce.

Le bel Olliot, ainsi l'avait-on surnommé, s'aperçut vite de l'impression favorable qu'il avait produite sur M^{me} Goulard. N'ayant en vue aucun parti plus riche, séduit d'ailleurs par les charmes de la jeune fille, il redoubla ses assiduités auprès d'elle, de telle façon qu'elles devinrent, en peu de temps, le sujet des conversations.

Bientôt, on ne mit plus en doute le prochain mariage des deux jeunes gens. Made-

leine dut se croire aimée, et, naïve, confiante, elle pensa à Georges, interrogea son son cœur, qui lui répondit : Tu l'aimes !

Alors, avec toutes les illusions de ses dix-huit ans, elle se dit qu'elle serait heureuse d'être la femme de M. Georges Olliot.

Celui-ci, cependant, malgré la préférence que, dans le monde, il affichait pour M^{me} Goulard, ne la demandait pas en mariage, quoique, plusieurs fois, il le lui eût donné à entendre, par des paroles voilées.

Cet état d'incertitude continuelle n'était pas sans faire souffrir Madeleine ; cela l'énervait, et la portait tantôt à rire, tantôt à pleurer, suivant que l'espérance ou le doute envahissait son cœur.

Son aïeule, expérimentée et perspicace, — on l'est toujours d'ailleurs à l'égard des êtres qu'on aime, — avait deviné promptement la cause de sa tristesse et de ses larmes. Elle avait deviné aussi la cause de l'hésitation de M. Olliot et se disait :

— Il faut, je veux que Madeleine soit sincèrement aimée ; ce n'est pas à M. Georges Olliot que je la donnerai.

Les choses en étaient là quand arriva le jour du bal dont il a été question au commencement de ce récit. (A suivre.)

L'incourâ dè Bedzegnu.

L'incourâ dè Bedzegnu avai bio predzi dè sè bin conduire et d'être bravo, cein ne servessâ pas à grand tsoza, et seimbiè que mé on allâvè einnang, mé lè dzeins étont crouïu. La concheince dè cé bravo l'incourâ lâi reprodzivè dè ne pas prâo bramâ et dè ne pas lâo derè tot net cein qu'ein irè ; mâ l'étâi tant bon que n'ousâvè pas tant lè chagrinâ. Portant, quand ye faut, ye faut, et onna demeindze, après avâi bin ruminâ se n'affèrè, lâo z'ein débliottâ on bet que n'étâi pas pequâ dâi vai ? mâ ne sé pas se cein lè z'a converti. Ye pre son texte po lâo fèrè son prédzo à cé verset dè la Biblia que dit : « Encore quarante jours et Ninive sera renversée. » Quand lâo z'a z'u cein liaisu, lâo f'a :

— Vo z'allâ crairè que vo vé derè que Bedzegnu va être détruit ? Eh bin, que na, mè frârsè ! Po derè la vretâ, vo ne l'ariâ pas robâ ; mâ n'ia pas dè risquo ; et voutron veladzo va dourâ onco grandteimps po cein que y'a cauquon « qu'intercède » por vo per lé d'amont. — Et quoui est-ce, allâ vo mè demandâ : Est-te San Dzozet, lo patron dâo veladzo ? Oh, na fâi na ! cein ne lâi fâ diéro pliési dè vairè voutra conduite ; et y'a dza onna vouarba que ne s'einqièté perein dè vo. Est-te la madona ? Oh, na ! le ne vo cognâi diéro. Est-te cauquiè saint dâo paradis ? Non plie ! l'ont d'autrès causons què dè priyi por vo. Et quoui est-te don ? Faut-te que lo vo diéssô ? Eh bin, cé que prédzè por vo, c'est lo diablo, que demandè la conservachon dè voutra coumouna, kâ, se dit, se y'é fauta d'on braicillon, lo tràovo à Bedzegnu ; se mè faut on bregand, n'é qu'à m'adressi pè Bedzegnu ; se dussont trovâ on avâro,